

Mystère au manoir Vallandry

Comédie policière en 3 actes
de François Scharre

Distribution : 4 hommes et 6 femmes

Personnages :

William Vallandry : frère aîné de la famille
Astrid : femme de William
Sammy : Fils de William et d'Astrid
Jean-Baptiste Vallandry : frère cadet de la famille
Nathalie : femme de Jean-Baptiste
Rose Mortillet : meilleure amie d'Astrid
Claudine : aide à domicile de nuit
Docteur : David Distant, médecin de famille
Commissaire : Corinne Laberdoche
Stagiaire : Laura Émery

La distribution est modulable

Distributions à 10 personnages

4 hommes et 6 femmes (original)
5 hommes et 5 femmes (la commissaire devient un homme)
6 hommes et 4 femmes (la commissaire et la stagiaire sont des hommes)
3 hommes et 7 femmes (le docteur devient une femme)
2 hommes et 8 femmes (le docteur et Sammy deviennent des femmes)

Distributions à 9 personnages (sans Sammy)

3 hommes et 6 femmes (sans Sammy)
4 hommes et 5 femmes (la commissaire devient un homme)
5 hommes et 4 femmes (la commissaire et la stagiaire sont des hommes)

2 hommes et 7 femmes (le docteur devient une femme)

Le décor : Nous sommes de nos jours, dans le hall d'un manoir assez chic. Côté jardin, au premier plan, une porte donnant sur un couloir qui mène à l'aile ouest du manoir, au second plan, un passage dirigeant vers la porte d'entrée.

En fond de scène, au centre, la porte de la chambre d'Éléonore, vers la droite, la porte de la chambre de Claudine. Côté cour, une porte vers le bureau et la chambre de William.

Le mobilier : deux chaises (ou fauteuils) autour d'un guéridon. Deux autres chaises le long des murs. Petits meubles et bibelots.

Acte 1

Scène 1 : Nathalie, Jean-Baptiste.

Nathalie et Jean-Baptiste entrent du couloir.

Nathalie est assez agressive, Jean-Baptiste, dès qu'il cite un proverbe, le déclare comme une vérité inébranlable.

Nathalie. — Jean-Baptiste, tu n'es qu'une chiffre molle ! Tu n'as jamais eu le courage d'affronter ta mère, mon chéri !

Jean-Baptiste. — Pourquoi l'affronter, Nathalie ? N'oublie pas, c'est écrit dans la bible : « tu honoreras ton père et ta mère ».

Nathalie. — Oui, mais là, ta mère, elle vient de nous planter un couteau dans le dos !

Jean-Baptiste. — « Personne ne peut se défendre contre la trahison » proverbe allemand. Maman nous a tout de même beaucoup aidés, depuis le début !

Nathalie. — Beaucoup aidé ! Tu te moques de moi ! Tout est toujours pour ton frère, William ! Je suppose que c'est parce qu'il est l'aîné et le préféré surtout. Toi, comme à chaque fois, tu ne récoltes que les miettes !

Jean-Baptiste. — « Qui sème le vent récoltera... un rhume ! » (*Il rit.*)

Chérie, elle nous laisse tout de même habiter un appartement de deux cent cinquante mètres carrés à Paris, avenue de Wagram !

Nathalie. — Qui ne nous appartient pas, je te le rappelle ! Jean-Baptiste, je perds patience.

Jean-Baptiste. — N'oublie jamais : « La patience est la clé de... de l'appart ! » (*Il rit de sa blague*)

Nathalie. — Oui, oh ! Toi et tes proverbes. Vingt-ans que nous habitons là-bas et madame Éléonore Vallandry, ta mère, veut nous virer, comme des moins que rien !

Jean-Baptiste. — « Si tu es moins que rien, c'est déjà quelque chose » ! Maman nous propose de racheter l'avenue de Wagram, ce n'est pas pareil !

Nathalie. — Un appartement dans le huitième arrondissement, qui cote, au bas mot, un million six. Elle sait très bien que l'on ne peut pas l'acheter. Donc, elle nous vire !

Jean-Baptiste. — C'est bien pour ça que nous sommes venus au manoir, ce week-end. « Le dialogue est notre arme la plus forte » proverbe africain.

Nathalie. — Le dialogue ! Toi, le froussard qui perd sa contenance dès qu'il doit demander quelque chose à « maman » ! Quand vas-tu te décider à lui en parler ?

Jean-Baptiste. — Aujourd'hui, chérie. Je t'en donne ma parole.

Nathalie. — Ta parole, ta parole. Ton proverbe préféré ce ne serait pas plutôt : « pourquoi remettre à demain ce que l'on peut faire après-demain » !

Jean-Baptiste. — Comme disent les Finlandais : « un homme doit tenir à sa parole comme un bœuf à ses cornes » !

Nathalie, se moquant de lui. — Tu fais bien de te comparer à un bœuf, mon chéri. Parce que les bœufs sont castrés, et comme lui, il te manque une sacrée paire qui te donnerait du courage !

Jean-Baptiste. — « Le train de tes injures roule sur les rails de mon indifférence et vient se heurter au butoir de mon mépris »

Nathalie. — Moi, au moins, avec ta mère, je suis rentré dans le vif du sujet dès hier soir !

Jean-Baptiste. — Ah ! Oui, parlons-en de l'esclandre que tu as fait après le dîner ! C'était d'une violence ! Un Chinois te dirait : « la concorde attire le bonheur, la discorde donne naissance au crime ».

Nathalie. — Je voulais qu'elle comprenne notre mécontentement !

Jean-Baptiste. — « Qui sème la violence, finit... dans l'ambulance ». Tu as même osé lui dire : « vous n'avez pas envie d'aller rejoindre votre mari ? »

Nathalie. — Exactement ! Qu'elle aille le rejoindre : au caveau familial !

Jean-Baptiste. — Nathalie, quand même ! « Laisse les vivants en paix et les morts en repos » proverbe danois.

Nathalie, comme une évidence. — Éléonore et Octave ont toujours tout fait ensemble, alors là aussi elle aurait dû faire comme son mari : un bon arrêt cardiaque !

Jean-Baptiste. — Papa n'est pas enterré depuis quatre semaines que tu souhaites déjà la mort de maman !

Nathalie. — Quand on arrive à un certain âge, il faut être raisonnable, passé quatre-vingt-dix ans, on arrête d'ennuyer ses enfants et petits-enfants. On fait comme tout le monde : on glisse sur un tapis ou on oublie de respirer ! Elle nous avait promis qu'un jour cet appartement serait pour nous : « Je vous le lèguerais à ma mort » avait-elle dit. Tu parles, elle veut le revendre de son vivant alors que nous y habitons encore.

Jean-Baptiste. — Tu sais qu'elle aime spéculer. Elle vend par ci, elle achète par là. Et « qui aime spéculer... aime les spécules » (*il rit bêtement*)

Nathalie. — Et tu trouves le moyen de plaisanter, toi ! Ne lui trouve pas d'excuses, s'il te plaît. Spéculer à quatre-vingt-onze ans. C'est vraiment pour nous emmerder ! Comment peut-on vouloir amasser encore plus de fric à cet âge ?

Jean-Baptiste. — Que veux-tu, elle a toujours été comme ça ! « Il faut bien que vieillesse se passe ».

Nathalie. — Avec ses goûts de luxe, elle veut peut-être se faire faire un cercueil en or avec des poignées en argent !

Jean-Baptiste. — Pourtant : « on n'a jamais vu un coffre-fort suivre un corbillard » !

Nathalie. — En fait, une boîte en carton avec quatre poignées en bois, ce serait moins cher et c'est plus écolo !

Jean-Baptiste. — Chérie ! Respecte maman, s'il te plaît ! « Qui dépasse les bornes n'a plus de limites ».

Nathalie. — Tout ça pour nous laisser des clopinettes !

Jean-Baptiste. — « Plaie d'argent n'est pas mortel ».

Nathalie. — Oui, mais : « Sans argent, va au motel ». Moi, je pense qu'elle va refiler cet argent à ton frère. J'ai cru comprendre que sa société est au plus mal. (*William entre de son bureau*) Ah ! Quand on parle du loup...

Jean-Baptiste. — ... On fait peur aux enfants !

Nathalie. — Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

Jean-Baptiste. — Et bien oui : « quand on parle du loup, on fait peur aux enfants » !

Nathalie. — Non, c'est : « quand on parle du loup, on en voit la queue ».

William. — Qu'est-ce que vous dites ?

Jean-Baptiste. — Non, rien ! Nathalie vient de constater : « ta braguette est ouverte ».

William. — *regarde sa braguette.* - N'importe quoi ! Bonjour Jean-Baptiste !

Jean-Baptiste. — Bonjour William. (*Ils se font deux bises*)

William. — Bien dormi ?

Jean-Baptiste. — « Celui qui ne dort que d'un œil ne dort pas sur ses deux oreilles » !

William. — Et « Celui qui sort des proverbes dès le matin, va bien énerver son frangin »
Salut Nathalie !

Nathalie recule. — Je ne suis pas sûr de vouloir saluer un traître !

William. — Qu'est-ce qui te prend ?

Nathalie. — Ne fais pas celui qui ne comprend pas ! Laisser ta mère nous jeter à la rue pour renflouer ton entreprise, c'est très petit, William. (*Elle sort côté couloir.*)

William. — Qu'est-ce qu'elle a ? À mon avis, cela fait trop longtemps que tu ne l'as pas fait grimper aux rideaux !

Jean-Baptiste. — « À cheval hargneux, il faut une étable à part ». Je vais au petit déjeuner ! Tu viens ?

William. — Non ! Je n'ai pas très faim !

Jean-Baptiste. — Pourtant « L'appétit vient en mangeant ». (*Il sort côté couloir.*)

Scène 2 : William (seul) puis Sammy.

Une fois seul, William sort son portable de sa poche, pianote un numéro puis le colle à son oreille.

William. — Gilbert, c'est moi ! Tu as vu les huissiers ?... On a jusqu'à quand ?... La fin du mois. (*Il soupire*) Et le banquier, il nous laisse un délai supplémentaire ?

Oui, mais t'es marrant, toi. On ne trouve pas un million deux en tapant dans un réverbère !... Oui, et bien ma mère, elle m'a dit non !

Je fais mon possible, mais on est associé à cinquante pour cent, Gilbert. Alors tu pourrais essayer toi aussi de nous trouver une solution.

Sammy entre du couloir. William ne l'a pas vu.

De mon côté, pour ma mère... Oh ! Ce ne sera bientôt plus un obstacle. Le problème va se résoudre très rapidement, tu peux me croire. (*Il aperçoit Sammy.*) Bon, je te laisse, Gilbert. On se tient au courant. (*Il raccroche*)

Sammy. — Bonjour pa... papa !

William. — Bonjour Sammy ! (*Ils se font la bise*)

Sammy. — Tu as un pro... pro... problème avec ma... ma... mamie ?

William, agressif. — Mais de quoi te mêles-tu ?

Sammy. — Qu'est-ce que... que... que tu veux ré... résoudre ra... apidement ?

William. — C'est pas tes oignons, Sammy ! Je n'aime pas beaucoup que tu écoutes des conversations privées.

Sammy. — J'écoute pas les con... les con... les conversations, je passais pour aller au petit... au petit.

William. — Au petit coin ! Ça ne m'intéresse pas !

Sammy. — Non ! Pas au petit... au petit... au petit coin. Au petit... au petit déjeuner ! Est-ce que mamie Éléo... Éléo...

William. — Elle est au petit déjeuner !

Sammy. — Non ! Mamie Éléo... Éléonore elle est...elle est le... levée ?

William. — Je ne sais pas ! (*Excédé*) Tu ne peux pas me laisser tranquille, Samuel !

Sammy *va pour sortir puis revient.* — Tu as peut-être la ré... la ré... la réponse, toi !

William *levant les yeux au ciel.* — Quelle réponse ?

Sammy. — Je voulais sa... sa.. savoir si c'est du lau... du laurier rose qu'il y a dans le fond du... dans le fond du ja... ardin, à côté de la vé vé.. de la verrière ?

William, *de plus en plus agacé.* — Je n'en sais rien ! Tu m'énerves avec tes questions stupides. Quand vas-tu évoluer, Samuel ? J'ai l'impression que tu fais exprès de te comporter comme un attardé !

Sammy. — Parce que, le laulau... le laulaurier rose, c'est très dan... angereux, une seule feuille avalée peut emp... emp... empoisonner quelqu'un.

William. — Mais pourquoi me parles-tu de tout ça, pauvre crétin ? Il faudrait, un jour, que j'interroge ta mère, je ne suis pas certain d'être ton père !

Sammy. — Si, j'en... en suis sûr, pa... pa... papa : on a la même fa... açon de pa... arler !

William. — Si c'est ta seule preuve, je n'ai plus de doute !

Sammy. — Les parents trans... trans...

William. — Transpirent beaucoup quand ils voient leur progéniture !

Sammy. — Non, ils trans...mettent les gènes et moi je me deman... demandais qui m'avait trans... transmis mon in... mon intelligence ?

William. — Ce doit être ta mère, car moi, j'ai toujours la mienne !

Scène 3 : William, Sammy, Astrid.

Astrid entre côté couloir.

Astrid. — Ah ! Vous êtes là, tous les deux !

Sammy. — Bon... bon... bonjour maman !

William, *assez froid.* — Bonjour, Astrid !

Astrid, *assez froide également, envers William.* — Bonjour, William ! (*À Sammy, mielleuse.*) Bonjour mon chéri ! (*Elle fait deux bises à Sammy.*) Tu as déjeuné ?

Sammy. — J'y a... j'y allais, juju... justement.

William. — Allez, va manger tes céréales et fous-moi la paix une bonne foi pour toute !

Astrid. — William ! Pourquoi faut-il que tu sois toujours cruel avec Sammy ?

William. — Il m'énerve à me poser, dès le matin, des questions sans intérêt. J'ai d'autres problèmes beaucoup plus importants que le laurier rose, crois-moi !

Astrid. — Mais il est fragile, ce petit trésor ! (*Elle sourit à Sammy*)

William. — Tu te rends compte que tu parles de lui comme s'il avait dix ans. Il en a trente-deux, Astrid !

Astrid. — Ton fils est différent, mais tu ne l'as jamais accepté !

Sammy. — Il paraît que j'ai... j'ai... j'ai ton intelligence, maman !

Astrid. — Mais oui, mon chéri ! Allez, va déjeuner !

Sammy sort côté couloir.

Astrid. — Tu as des problèmes, William ?

William. — Hein ? Non, non !

Astrid. — Je vois bien que tu me caches quelque chose !

William. — Non, je te dis !

Astrid. — Tu viens, on va rejoindre les autres au petit déjeuner.

William. — Je n'ai pas faim ! (*Il sort vers son bureau.*)

Scène 4 : Astrid, Rose.

Entre Rose du couloir, jolie femme, la quarantaine.

Astrid. — Bonjour, Rose, bien dormi ?

Rose. — Pas trop ! (*Elles se font deux bises.*) J'ai été réveillé par un intrus au beau milieu de la nuit.

Astrid. — Tiens donc ! Un moustique ?

Rose, hésite. — Oui ! Il a tourné autour de moi, cherchant à m'atteindre à tout prix !

Astrid. — Ma pauvre !

Rose. — J'ai eu beau me cacher sous les draps, il a réussi à s'y glisser aussi !

Astrid. — Et finalement...

Rose. — Ce matin, je suis épuisée.

Astrid. — Et bien moi, je n'ai presque pas fermé l'œil, non plus figure-toi !

Rose. — Tu t'es battue avec les moustiques, toi aussi ?

Astrid. — Non, cela n'a rien à voir.

Rose. — Oh ! Toi, quelque chose te tracasse ?

Astrid. — Oui. Je peux me confier à toi, Rose, depuis le temps que nous sommes amies.

Rose. — Bien sûr, je t'écoute.

Astrid. — Je trouve William de plus en plus bizarre en ce moment.

Rose. — Ah bon !

Astrid. — Il ne pense qu'au sexe !

Rose. — Et bien, de quoi te plains-tu ?

Astrid. — Et bien, parce qu'il ne pense qu'au sexe, mais plus avec moi !

Rose. — Ah ! Évidemment !

Astrid. — Je vois bien comment il regarde les femmes en général et certaines en particulier. Je suis sûre qu'il me trompe.

Rose. — Non, tu crois !

Astrid. — Je voudrais te demander un petit service !

Rose. — Sans aucun problème, Astrid ! Après tout ce que vous avez fait pour moi.

Astrid. — C'est normal, Rose. On n'allait pas te laisser à la rue après l'incendie de ton appartement. Déjà Pierre qui te quitte brutalement et ensuite cet incendie chez toi.

Rose. — Vous m'avez accueilli à bras ouvert, au moment où j'en avais le plus besoin !

Astrid. — C'était la moindre des choses, ça sert à ça les amis !

Rose. — Alors, quel est ce service que je peux te rendre !

Astrid. — Vu l'attitude de William ces derniers temps, pourrais-tu essayer de savoir avec qui William m'est infidèle ?

Rose. — Tu penses vraiment qu'il te trompe ?

Astrid. — J'en suis pour ainsi dire certaine ! Cela fait des mois qu'il ne me touche plus !

Rose. — Il faut dire que vous faites chambre à part, cela n'aide pas !

Astrid. — Il n'y a pas que ça. Il ne m'adresse jamais un mot gentil ni la moindre petite attention.

Rose. — Comment veux-tu que je m'y prenne ?

Astrid. — Je ne sais pas moi, pose-lui des questions sans en avoir l'air ! Si c'est moi, il va se refermer comme une huitre !

Rose. — Je ne sais pas quel genre de questions poser !

Astrid. — Dis-lui que toi, tu as déjà connu des aventures hors mariage !

Rose, faussement outragée. — Oh ! Astrid !

Astrid. — Pourquoi, ce n'est pas le cas ?

Rose. — Si, mais je ne savais pas que tu savais !

Astrid. — Je n'en savais rien, tu viens de me l'apprendre ! (*William entre de son bureau.*) Je vais au petit déjeuner.

Rose. — Je vais te rejoindre, d'ici quelques minutes ! (*Elles se font un clin d'œil. Astrid sort côté couloir.*)

Scène 5 : Rose, William.

William. — Bonjour, Rose, bien dormi ?

Rose, coquine. — Pas trop ! J'ai été réveillé par un intrus au beau milieu de la nuit.

William, complice. — Tiens donc !

Rose. — Oui ! Il a tourné autour de moi, cherchant à m'atteindre à tout prix !

William. — Ma pauvre !

Ils se rapprochent l'un de l'autre.

Rose. — J'ai eu beau me cacher sous les draps, il a réussi à s'y glisser aussi !

William. — Et finalement...

Rose. — Ce matin, je suis épuisée.

William. — Et bien moi, je n'ai presque pas fermé l'œil, non plus, figure-toi !

Rose. — Tiens ! Comment est-ce possible ?

William. — J'avais aussi quelqu'un, sous mes draps, qui m'a épuisé également !

Ils s'enlacent.

Rose. — Ta femme m'a chargée d'une mission !

William. — Ah bon ?

Rose. — Oui, elle voudrait savoir avec qui tu la trompes !

William. — Rien que ça ! Et alors, comment vas-tu t'y prendre ?

Rose. — Je compte bien pousser mes investigations et t'interroger, disons... la nuit prochaine.

William. — Tu ne vas pas me menotter aux barreaux du lit tout de même ?

Rose. — Tu verras bien. (*Ils relâchent leur étreinte.*) Quand vas-tu te décider à divorcer, que nous puissions partir tous les deux ?

William. — Ce n'est pas si simple. Le manoir n'est pas encore à moi, ma société va mal alors c'est un peu tôt.

Rose. — Si seulement ta mère disparaissait, cela simplifierait tout !

William. — Oui ! Fini les problèmes d'argent ! Plus besoin de lui réclamer quoi que ce soit !

Rose. — À nous la belle vie.

Ils s'enlacent de nouveau. Claudine entre de sa chambre. Vite, ils se séparent.

Scène 6 : Rose, William, Claudine.

Rose. — Merci William ! (À Claudine.) Bonjour Claudine.

Claudine. — Bonjour, madame Mortillet ! Bonjour monsieur !

William, un peu gêné. — Bonjour Claudine !

Rose cherchant à se justifier. — J'avais une poussière dans l'œil, William vient de m'aider à la retirer !

Claudine, sarcastique. — Oui, oui, bien sûr ! (À William.) Je vois que vous êtes toujours prêt à rendre service, monsieur Vallandry !

William. — Je vous dispense de vos commentaires, Claudine ! (Passant à autre chose) Est-ce que ma mère est levée ?

Claudine. — Je ne pense pas, monsieur ! Hier, elle m'avait demandé de ne pas la réveiller trop tôt !

William. — Rien de particulier cette nuit ? A-t-elle bien dormi ?

Claudine. — À mon avis, oui ! Dès qu'elle a besoin de moi, elle frappe à la cloison et cette nuit, rien !

On sonne.

William. — Ce doit être le docteur !

Rose. — Ne bouge pas, William, je vais aller ouvrir. (Elle sort côté porte d'entrée.)

Scène 7 : William, Claudine.

Dès la sortie de Rose, ils changent tous deux brusquement d'attitude.

Claudine. — Je comprends mieux maintenant !

William. — Qu'est-ce que tu comprends ?

Claudine. — Pourquoi tu ne viens plus me voir dans ma chambre comme avant ?

William. — Oh ! Ça va Claudine, tu ne vas pas commencer ! Je n'ai pas la tête à ça en ce moment.

Claudine. — Ce n'est pas de la tête dont tu te sers pour venir me réveiller au beau milieu de la nuit.

William. — Oh ! C'est délicat, ça.

Claudine. — De toute façon, j'aurais dû m'en douter, depuis que cette Rose est là, tu ne me regardes plus !

William. — Tu ne vas pas me faire ta jalouse ! Et puis, sache que ce n'est pas avec une Rose qu'on effeuille la marguerite ! (*Il rit*)

Claudine. — Oui, fait ton malin ! Je voyais bien qu'elle te tournait autour la copine de ta femme !

William. — Mais n'importe quoi ! Elle te l'a dit, je lui retirais une poussière de l'œil !

Claudine. — Oui, oui, bien sûr ! (*Elle se dirige vers sa chambre, elle ouvre la porte et juste avant de rentrer elle se retourne, théâtrale.*) Oh ! Je crois que j'ai une poussière dans l'œil. Monsieur Vallandry, vous pourriez venir m'aider s'il vous plaît ? (*Et elle sort vers sa chambre.*)

William. — Je vais voir ce que je peux faire ! (*Et il sort à son tour vers la chambre de Claudine.*)

Scène 8 : Rose, la commissaire, la stagiaire puis William.

La scène reste vide quelques secondes puis Rose revient suivie par deux femmes, une jeune stagiaire et une autre plus âgée, commissaire de police. La stagiaire, bien que non-diplômée, joue les flics de choc. Elle imite ce qu'elle a vu dans des séries policières. La commissaire est beaucoup plus posée.

Rose. — Je suis désolée, elle n'est pas encore levée.

Commissaire. — Nous avons pourtant rendez-vous à neuf heures.

Rose. — Attendons William, il est peut-être au courant.

Stagiaire. — Police, madame ! (*Elle sort sa carte de police et la brandit sous le nez de Rose.*)

Nous nous sommes déplacés sur la demande d'Éléonore Vallandry qui avait l'air inquiète, mais je vois bien que vous cherchez à gagner du temps...

Rose. — Mais pas du tout...

Commissaire, à la stagiaire. — Calmez-vous, Laura ! (*À Rose*) Je crois que madame Vallandry, d'après ce que j'ai cru comprendre voulait porter plainte, et ne pouvant se déplacer facilement, elle m'a demandé de passer ce matin.

Rose. — Ah ! Je pense que ce doit être pour ses bijoux !

Commissaire. — Quels bijoux ?

Rose. — Depuis quelques jours, elle ne retrouve plus certains de ses bijoux. Une parure de rubis qui, d'après ce qu'elle m'en a dit, appartient à la famille depuis plusieurs générations. Je pense qu'elle est persuadée que quelqu'un les a volés.

Stagiaire. — Intéressant ! (*Elle sort un petit carnet, et note.*) Dites-nous en plus. Si vous coopérez, la justice sera clément !

Rose. — Les bijoux en question, je ne les ai jamais vus !

Stagiaire, méfiante. — Oui, oui ! C'est ce que disent tous les coupables !

William revient de la chambre de Claudine en rajustant sa chemise dans son pantalon.

Rose. — Ah ! Et bien le voilà !

Commissaire. — William Vallandry ?

William, charmeur. — En personne ! (*Il fait un baise-main à la commissaire.*) Nous pensions voir arriver le docteur et, finalement, nous avons deux charmantes demoiselles. Nous ne perdons pas au change !

Rose. — Ces dames ont rendez-vous avec Éléonore.

William. — Êtes-vous vraiment sûr ? (*À la stagiaire*) Je peux vous entretenir en particulier, si vous voulez.

Il va pour lui faire également un baise-main, mais la stagiaire l'attrape, lui retourne le bras dans le dos et va le plaquer contre le mur.

Stagiaire. — Plus un geste, mon gaillard !

William. — Aïe ! Mais qu'est-ce qui vous prend ?

Stagiaire. — Tu fais moins le fanfaron ! Je les connais, les mecs dans ton genre ! Petit pervers !

William. — Mais n'importe quoi, j'allais juste vous baiser la main !

Stagiaire. — Oui, bien sûr, la main ! On commence par baiser la main et puis on saute sur les filles dans les bois !

William. — Aïe ! Vous me faites mal ! Mais vous êtes malade vous, faut vous faire soigner !

Commissaire. — Lâchez-le, Émery ! (*La stagiaire lâche William.*)

Stagiaire. — Vous êtes témoin, commissaire, il y a insulté à un fonctionnaire dans l'exercice de ses fonctions.

William. — Commissaire ?

Commissaire. — Effectivement, vous ne m'avez pas laissé le temps de me présenter : commissaire Corinne Laberdoche. Et voici Laura Émery, stagiaire dans notre commissariat. (*La stagiaire ressort sa carte de police et la colle sous le nez de William.*)

Stagiaire, à William. — Ça y est, il a imprimé, le gars !

Rose. — La commissaire a rendez-vous avec ta mère, je pense que c'est pour l'histoire de ses rubis qu'elle a probablement égarés.

Stagiaire. — Votre comportement reste tout de même inapproprié devant madame ! (*Elle désigne Rose du menton.*)

Rose. — Oui ! Il est un peu mufle, parfois !

William. — Oh ! Ça va ! Si on ne peut plus être aimable avec une femme sans se faire traiter de mufle !

Stagiaire. — Moi, madame, si mon mari se comportait comme ça, je demanderai le divorce !

Rose. — Sachez que c'est fait, mademoiselle. Je suis divorcée depuis quatre mois.

Stagiaire. — Ah ! Et pourquoi êtes-vous ici ?

Rose. — J'habite le manoir depuis l'incendie de mon appartement !

William, complice. — Le mufle a accepté d'héberger la jeune femme en détresse !

Rose, avec le sourire. — Et je lui en suis reconnaissante !

Stagiaire. — Donc, je note : vous avez divorcé il y a quatre mois, depuis votre appartement a pris feu, et vous êtes revenue habiter chez votre ex-mari !

William. — Pourquoi retourner chez son ex, quand celui-ci est un gros macho, sans savoir-vivre et violent avec son épouse !

Stagiaire regardant William avec sévérité. — Donc, il était violent avec vous ?

Rose. — Parfois !

Stagiaire, à William — Je l'ai senti dès le début que vous étiez un déséquilibré ! Alors, on aime bien martyriser les faibles femmes ! (*Elle lui fait de nouveau une clé de bras.*)

William. — Aïe ! Ça y est, elle recommence ! Vous me faites mal !

Stagiaire, sadique. — On n'a pas l'habitude que ce soit la femme qui fasse mal, hein ?

William. — Commissaire, retenez votre pit-bull !

Commissaire. — C'est une manie, Laura ! Lâchez monsieur Vallandry !

Stagiaire. — Les maris violents, c'est le fléau de notre société !

William. — Mettez-lui une muselière aussi, elle dira moins de conneries !

Rose, s'approche de William. — Ça va, William ?

William. — Oui, merci, Rose.

Stagiaire. — Vous n'allez pas le plaindre, après ce qu'il vous a fait, madame Vallandry !

William. — Vous n'avez vraiment rien compris. Rose n'est pas ma femme !

Stagiaire. — Oui, enfin ex-femme. Ne jouez pas sur les mots.

William, *au commissaire*. — Vous les recrutez où, vos stagiaires, commissaire ? Il n'y a pas un minimum de QI pour entrer dans la police ?

Commissaire. — Émery ! Madame, ici présente n'est pas et n'a jamais été madame Vallandry !

Stagiaire. — Ah bon ! Qui êtes-vous, alors ?

Rose. — Rose Mortillet ! Amie de la femme de monsieur.

Scène 9 : Rose, le commissaire, la stagiaire, William, Claudine.

Claudine sort de sa chambre.

William. — Ah ! Claudine, voici la commissaire... (*Il l'interroge du regard.*)

Commissaire. — Laberdoche.

William. — La commissaire Laberdoche et sa... stagiaire...

Stagiaire. — Laura Émery, police nationale ! (*Elle sort sa carte pour la brandir sous le nez de Claudine.*)

Claudine, *inquiète*. — Bonjour mesdames ! Que se passe-t-il ?

Stagiaire. — Nous venions voir votre belle-mère !

Claudine, *très étonnée*. — Ma belle-mère ! Mais elle n'est pas ici, elle vit en Allemagne !

Stagiaire. — Cessez de mentir, madame ! On vient de nous dire qu'elle dormait encore !

Claudine. — Je ne sais pas si elle dort encore, en tout cas ce n'est pas ici ! Il faudrait lui téléphoner pour savoir !

Stagiaire. — Arrêtez de vous moquer de nous, madame Vallandry !

William. — Ah ! Voilà que ça lui reprend ! (*La stagiaire le regarde d'un œil sévère. Il recule pour s'éloigner de la stagiaire*) Claudine, dites-lui que vous n'êtes pas ma femme sinon c'est encore moi qui vais prendre !

Claudine. — Je suis Claudine Dubois, aide à domicile. Je suis chargé de m'occuper chaque nuit de madame Éléonore Vallandry.

La stagiaire note au fur et à mesure sur son carnet.

Commissaire. — Voudriez-vous aller la réveiller s'il vous plaît, car nous avons rendez-vous avec elle ce matin ?

Claudine. — C'est qu'elle n'aime pas qu'on la réveille !

William. — C'est étonnant qu'elle ne soit pas levée si vous aviez rendez-vous !

Rose. — Vous savez, Claudine, c'est sûrement pour cette histoire de bijoux qu'Éléonore ne retrouve plus !

Claudine, *sur la défensive*. — Ce n'est pas moi, commissaire, je vous assure.

Commissaire. — Mais personne ne vous accuse, madame Dubois !

Claudine. — Elle les aura rangés quelque part et sa mémoire lui faisant défaut, elle ne se souvient plus où elle les a cachés.

Commissaire. — Certainement. Seriez-vous assez aimable pour lui annoncer notre venue ?

Claudine, *à William*. — Monsieur ?

William. — Faites ce que l'on vous demande, Claudine !

Claudine frappe à la porte de la chambre d'Éléonore. Pas de réponse, elle entre et laisse la porte ouverte derrière elle.

Commissaire. — Votre aide à domicile dort ici chaque nuit ?

William. — Oui, ma mère a une santé fragile. Quatre-vingt-onze ans, forcément !

Soudain, on entend Claudine hurler de la chambre.

Claudine. — Ahhhhh ! (*Elle ressort précipitamment de la chambre.*) Madame est morte !

William se précipite dans la chambre, suivi par Claudine.

Commissaire. — Émery, vous restez devant cette porte. Personne ne rentre dans cette chambre.

La commissaire entre dans la chambre d'Éléonore et referme la porte derrière elle.

Scène 10 : Rose, la stagiaire, Nathalie.

Attirée par le hurlement, Nathalie entre du couloir.

Nathalie. — Que se passe-t-il ? J'ai entendu crier !

Rose va rejoindre Nathalie et elles discutent assez loin de la stagiaire qui écoute et note toujours sur son carnet.

Rose. — Ah ! Nathalie ! Éléonore est morte apparemment !

Nathalie. — Ah ! Et bien ça c'est une bonne nouvelle.

Rose, outrée. — Il ne faut pas dire ça, Nathalie !

Nathalie. — Tout le monde attendait qu'elle crève, alors on ne va pas faire semblant de la pleurer.

Désormais, ce sera beaucoup moins compliqué.

Rose. — Je vais prévenir Astrid et Jean-Baptiste. (*Elle sort côté couloir.*)

Stagiaire. — Bonjour !

Nathalie. — Bonjour madame !

Stagiaire, suspecte. — Vous n'avez pas l'air très affecté par la mort de madame Vallandry !

Nathalie. — Qu'est-ce que vous voulez, quatre-vingt-onze ans, elle a fait son temps. Ça, on peut dire que ça arrive pile au bon moment. Elle nous aura emmerdé jusqu'au bout ma belle-mère !

Stagiaire., croyant comprendre. — Ah ! Vous êtes madame Vallandry ?

Nathalie. — Exactement ! Et vous, qui êtes-vous ?

Stagiaire. — Inspectrice Émery. Enfin future inspectrice. (*Elle lui brandit également sa carte de police sous le nez.*)

Nathalie. — Ah ! Vous êtes de la police ?

Stagiaire. — Oui, madame ! (*Nathalie va pour entrer dans la chambre, Émery lui barre la route en se mettant en travers de la porte.*) Qu'est-ce que vous faites ?

Nathalie. — Et bien, je voudrais rentrer dans la chambre de ma belle-mère !

Stagiaire. — Il n'en est pas question, madame ! J'ai des ordres ! Personne ne rentre dans cette pièce !

Scène 11 : la stagiaire, Nathalie, Astrid.

Astrid entre du couloir, affolée.

Astrid. — Est-ce vrai ce que Rose vient de m'apprendre ?

Nathalie. — Oui, ma grande, cette chère Éléonore nous a quittés !

Astrid, *les mains jointes comme pour une prière* — Pauvre Éléonore, tu vas enfin trouver la paix !

Nathalie, *sarcastique.* — Riche Éléonore, tu vas enfin nous foutre la paix !

Astrid. — Nathalie, tu es toujours aussi sarcastique, même dans un moment pareil !

Nathalie. — Tu as vu Jean-Baptiste ?

Astrid. — Non ! Je crois qu'il est encore sous la douche !

Nathalie. — Bon ! Et bien, je vais aller lui annoncer cette bonne nouvelle ! (*Elle va pour sortir puis, reviens sur ses pas.*) Lui qui redoutait d'affronter sa mère ce matin, il va être soulagé, ce n'est plus la peine ! (*Elle sort côté couloir.*)

Stagiaire. — Bonjour madame !

Astrid *sursaute en voyant la stagiaire.* — Ah ! Veuillez m'excuser, je ne vous avais pas vu ! Je suppose que vous êtes la commissaire qui avait rendez-vous avec Éléonore ?

Stagiaire. — Oui... enfin presque ! Police nationale ! (*Comme à son habitude, elle sort sa carte de police sous le nez d'Astrid.*) Nom, prénom, qualité ?

Astrid. — Astrid Vallandry !

La stagiaire commence à noter sur son carnet.

Stagiaire. — Astrid Vallandry.

Astrid, *lisant par-dessus son épaule.* — Sans H.

Stagiaire, *qui ne comprend rien.* — Quoi sanzache ?

Astrid. — Astrid ne prend pas de H.

Stagiaire, *fais la moue, et corrige.* — Ah !

Astrid. — Ni de E à la fin.

Stagiaire, *corrige encore et essaie de se justifier.* — Ouais, alors ça, ça dépend des régions !

Astrid. — On ne met pas deux T non plus.

Stagiaire. — Ah bon ! Moi, j'ai toujours mis deux T.

Astrid. — Vous êtes bien la seule. Et ce n'est pas un Y, mais un I.

Stagiaire, *comme une évidence.* — Ah d'accord, vous l'écrivez à la française ! (*Astrid la regarde, étonnée.*) Qu'est-ce qu'il y a ?

Astrid. — Non, rien. C'est la première fois que l'on fait quatre fautes d'orthographe sur mon prénom.

Stagiaire. — Oui, bon passons ! Qualité !

Astrid. — J'en ai plusieurs !

Stagiaire. — Je vous écoute !

Astrid. — Attentionnée, aimable, fidèle !

Stagiaire. — Non, c'est pas ce que je vous demande ! Vous êtes qui par rapport à la défunte ?

Astrid. — Ah ! Pardon ! Je suis sa belle-fille ! La femme de William Vallandry !

Stagiaire. — Attendez, je note !

On sonne.

Astrid. — Ce doit être le docteur, je vais aller ouvrir. (*Elle sort côté porte d'entrée.*)

Stagiaire, seule en scène, regarde son carnet et relit ses notes. — Alors, reprenons : Rose Mortillet n'est pas l'épouse de William Vallandry. (*Elle raye.*) Par contre, ce mec est louche et il m'a l'air malsain avec les femmes.

Claudine Dubois : aide à domicile, sa mère habite en Allemagne, (*à elle-même*) c'est pas important ça ! Si, la commissaire m'a dit de tout noter. (*Elle reprend ses notes.*) Donc sa mère habite en Allemagne et elle ne sait pas si elle dort encore. (*À elle-même.*) Elle m'a dit tout noter. Elle s'occupe d'Éléonore Vallandry chaque nuit. Et comme par hasard, c'est elle qui découvre le corps. Bizarre ça !

Nathalie Vallandry, elle est bien contente du décès de sa belle-mère. Louche aussi celle-là ! Astrid Vallandry a l'air plus affectée par la mort de sa belle-mère, mais c'est peut-être une feinte. À surveiller.

Nathalie Vallandry, Astrid Vallandry, je savais bien qu'il avait un truc louche ce William : il est bigame le mec !

Scène 12 : la stagiaire, Astrid, le docteur puis la commissaire et William.

Astrid entre suivie du docteur Distant.

Astrid. — Oui, docteur, il y a quelques minutes.

Docteur. — Je la sentais un peu fatiguée ces derniers jours !

Astrid. — Morte pendant son sommeil, c'est peut-être mieux. Elle n'a pas dû souffrir.

Docteur. — Je vais aller voir, elle est toujours dans sa chambre ?

Astrid. — Oui, bien sûr !

Docteur. — Bonjour madame ! (*Il va pour entrer dans la chambre.*)

Stagiaire. — Halte ! On ne passe pas !

Docteur. — Pardon ! Mais qui êtes-vous ?

Stagiaire. — Police, monsieur ! (*Elle sort sa carte sous le nez du docteur. Il insiste de nouveau pour entrer.*) Il a les oreilles bouchées, j'ai dit : on ne passe pas !

Docteur. — Comment ça, "on ne passe pas" ? (*À Astrid.*) Et pourquoi la police !

Astrid. — Rien à voir avec le décès, c'est Éléonore, justement qui avait pris rendez-vous aujourd'hui.

Docteur. — Laissez-moi passer, je suis son médecin traitant !

Stagiaire. — Nom, prénom, qualité ?

Docteur. — Je suis le docteur David... Distant.

Stagiaire. — Je m'en fous que vous soyez distant, j'ai dit qualité, (*Il ne réagit pas.*) profession si vous préférez !

Docteur. — Je suis docteur, je viens de vous le dire !

Stagiaire, elle note. — Docteur David. Et votre prénom ?

Docteur, soupire. — Vous le faites exprès ! David !

Stagiaire. — Ah ! D'accord ! Et qu'est-ce qui vous amène monsieur David David ?

Docteur, exaspéré. — Non, pas David David. David Distant. Docteur David Distant ! (*Elle reste bouche bée. Il soupire de nouveau.*) C'est bon ?

La stagiaire commence à noter.

Astrid, *moqueuse*. — Sans Y, David.

Stagiaire, *vexée*. — Oh ! Ça va, vous, hein !

Astrid, *renchérissant*. — Et sans E à la fin !

Stagiaire. — Ahah ! Très drôle.

Docteur. — Vous voulez que je vous l'écrive ? David Distant.

Stagiaire. — Ça va, j'avais compris !

Docteur, *moqueur*. — Oui, du troisième coup !

Stagiaire. — Eh ! Pas de familiarité. Il va rester distant, le docteur ! Hein ! Sinon, j'embarque tout le monde !

Docteur. — Allez-y, attachez-moi au radiateur aussi pendant que vous y êtes !

Stagiaire. — Ne me tentez pas ! J'attends une réponse, docteur ! Que venez-vous faire ici ?

Astrid. — Comme tout les matins, le docteur...

Stagiaire, *lui coupe la parole*. — Ce n'est pas à vous que j'ai posé la question, ma jolie. Laissez répondre le suspect !

Docteur, *levant les yeux au ciel*. — Ah ! Je suis suspect, maintenant ! Et de quoi, on se le demande.

Stagiaire. — J'attends !

Docteur, *exaspéré*. — Comme chaque matin, à neuf heures, je viens faire sa pique à Éléonore Vallandry. Je suis le docteur-référent de tous les membres de cette famille. Je peux rentrer maintenant ? (*Il essaie de forcer le passage. Elle lui fait une clé de bras.*)

Stagiaire. — Halte-là, mon bonhomme !

Docteur. — Ouille !

La commissaire entre, suivie par William.

Commissaire. — Que se passe-t-il encore, Émery !

Stagiaire. — Cet individu a tenté de forcer la porte de la chambre, madame !

Astrid. — C'est notre docteur de famille, il vient chaque jour, pour s'occuper d'Éléonore.

William, *compatissant*. — Ça fait mal, hein, docteur ?

Docteur. — Pourquoi ? Vous aussi vous...

William. — Oui, oui ! Deux fois même ! Mais je suis content, ce n'est pas tombé sur moi cette fois-ci !

Docteur. — Je peux récupérer mon bras ?

Commissaire. — Lâchez-le, Émery ! Il va falloir éviter de tordre les bras de tous les hommes que vous rencontrez.

William. — Ne vous inquiétez pas, docteur, je vais bientôt faire installer un écriteau sur le portail : attention chien méchant !

Stagiaire, *menaçante*. — Recommencez pas vous !

William, *sévère comme à son chien*. — Couché Émery ! Pas bougé !

Stagiaire. — Cette fois-ci, je vais me le faire, l'asticot !

Commissaire, *très autoritaire*. — Laura : stop ! Vous allez redescendre d'un cran ! (*Au docteur, gentiment.*) Nous venons de voir que cette pauvre femme est décédée. Mais un avis professionnel pourrait nous éclairer sur les causes du décès. Allez-y, docteur, je vous laisse constater !

Le docteur sort vers la chambre d'Éléonore.

Scène 13 : la stagiaire, Astrid, la commissaire, William.

Commissaire. — Décrivez-moi ces bijoux disparus.

William. — Ce sont des rubis qui sont dans ma famille depuis quatre générations.

Astrid. — Il s'agit d'un assortiment de trois superbes pièces : un pendentif en or orné d'un gros rubis et d'une paire de boucles d'oreilles assortis.

Commissaire. — Monsieur, auriez-vous des photos de ces bijoux de famille ?

William. — Une photo de mes bijoux de famille ! C'est la première fois qu'une femme me demande ça !

Commissaire, outrée. — Oh !

William. — Vous voulez un selfie ?

Stagiaire. — Vous ne pouvez pas vous en empêcher !

William. — De quoi ?

Stagiaire. — De rapporter tout au sexe !

William. — Là, ce n'est pas moi qui ai commencé !

Commissaire. — Restons sérieux ! Il me faudrait une photo détaillée de votre pendentif avec les deux... *(elle cherche le mot : boucles d'oreilles)*

William. — Le pendentif avec les deux... Là, vous me cherchez !

Stagiaire. — Évidemment, vous faites tout pour retarder l'enquête !

Commissaire. — Sachez, Laura, qu'à ce stade, il n'y a pas eu d'ouverture d'enquête !

Astrid. — Il me semble qu'Éléonore les portait à Noël ! Je pense vous trouver une photo où nous pourrions les voir. *(Elle cherche sur son portable)*

Stagiaire. — Comme par hasard, elle décède juste au moment où elle voulait sûrement nous révéler l'auteur de ce vol !

Commissaire. — Pas de conclusion hâtive, Émery !

William. — Maman avait tendance à perdre la mémoire ces derniers temps ! Nous retrouverons sûrement cette parure dans un endroit des plus insolite !

Stagiaire. — Laissez la police faire son travail !

Astrid. — Voilà, j'ai trouvé !

Stagiaire, se tourne vers elle, surprise. — Les rubis ?

Astrid, haussant les épaules. — Mais non, les photos ! *(Elle montre une photo sur son portable à la commissaire.)*

Fin de l'extrait...

Si vous voulez lire la suite, l'ouvrage est édité et en vente à la Librairie Théâtrale 3 rue de Marivaux à Paris 3^e.

Voici le lien pour vous le procurer :

<https://shop.librairie-theatrale.com/collections/nouveautes/products/mystere-au-manoir-vallandry>

Une fois l'original acheté, vous pouvez me contacter pour les autres versions.

Mail : francois.scharre@orange.fr